

## TROISIÈME HOMÉLIE

Sur le départ de l'évêque Flavien, allant en ambassade auprès de l'empereur pour la ville d'Antioche; en quoi consiste le véritable jeûne; que les médisants sont pires que les anthropophages; sur ceux qu'on avait mis à mort à cause de la sédition, et contre ceux qui se plaignaient que beaucoup d'innocents eussent été confondus avec les coupables

1. Lorsque je porte mes regards vers ce trône vide, vers cette chaire veuve de son pasteur, je me réjouis en même temps et je pleure : Je pleure, parce que je ne vois plus ici notre père; je me réjouis, parce qu'il s'est absenté pour notre salut et qu'il est allé dérober cette grande ville à la colère du souverain. C'est votre honneur à vous, et c'est là sa couronne : votre honneur, puisque vous devez être fiers d'avoir un tel père; sa couronne, puisqu'il montre un si vif amour pour les enfants et qu'il traduit en actes les sublimes enseignements du Christ. Il avait entendu cette parole : «Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.» (Jn 10,11) Et le voilà parti, prêt à donner sa vie pour nous tous, alors que tant de motifs s'opposaient à ce voyage et lui persuadaient de rester au milieu de son troupeau : et d'abord, son âge, qui touche aux dernières limites de la vieillesse; puis, la faiblesse de sa santé, la saison actuelle, les solennités qui réclament sa présence, l'état, enfin, de sa sœur unique qui n'a plus qu'un souffle de vie. Eh bien, il n'a tenu compte ni des liens du sang, ni de sa vieillesse, ni de ses infirmités, ni de la rigueur du temps, ni des difficultés du voyage; vous préférant à tout, n'ayant en vue que votre salut, il a brisé toutes ces chaînes; vieillard, il s'est élancé dans la voie comme un jeune homme, et son courage lui donne des ailes.

Si le Christ, s'est-il dit à lui-même, n'a pas craint de se dévouer pour nous, de quelle excuse pourrais-je me couvrir, serais-je digne de pardon, moi constitué le gardien de ce peuple, dans le cas où je refuserais de tout entreprendre et de tout souffrir pour le sauver ? Si le patriarche Jacob, disait-il encore, préposé à la garde d'un troupeau, chargé de veiller sur des animaux privés de raison, n'en étant responsable que vis-à-vis d'un homme, passait néanmoins des nuits sans sommeil, supportait le chaud, le froid, toutes les intempéries des saisons pour ne perdre aucune de ses brebis, combien plus moi qui veille à la garde du troupeau spirituel, et qui en rendrai compte un jour, non à l'homme, mais à Dieu, ne dois-je pas accepter généreusement et sans hésitation tous les labeurs possibles pour le bien de ceux qui me sont confiés ? Autant ce dernier troupeau l'emporte sur le premier, l'homme sur la brute, Dieu sur l'homme, autant doit l'emporter, dans son activité comme dans son ardeur, le zèle du pasteur des âmes. Il comprend parfaitement que sa mission a pour objet, non le salut d'une ville seule, mais les intérêts de tout l'Orient; car notre ville est la reine et la mère de toutes celles de l'Asie. Voilà pourquoi notre évêque a bravé tous les périls, et rien n'a pu le retenir ici. C'est en cela même que je vois le sujet des plus grandes espérances : Dieu ne dédaignera pas un tel dévouement, une si tendre sollicitude. Je suis sûr qu'à peine aura-t-il paru devant notre pieux empereur et contemplé sa face, la colère allumée contre nous sera d'abord calmée par cette entrevue. Ce n'est pas seulement la parole des saints, c'est leur visage même qui resplendit d'une grâce spirituelle.

La sagesse dont il est rempli, la connaissance qu'il a de nos saintes Ecritures, mettront sur les lèvres du bon pasteur la prière que Moïse adressait à Dieu : «Si vous pardonnez leur péché, renvoyez-moi; si vous leur refusez le pardon, faites-moi mourir avec eux.» (Ex 32,32) Telles sont les entrailles des saints : mourir avec leurs enfants leur paraît plus doux que de vivre sans eux. Le temps où nous sommes lui sera même un moyen de défense; il placera sous les yeux du prince les solennités pascales, et lui rappellera ce moment où le Christ a pardonné tous les péchés du monde. Il l'exhortera à imiter le Seigneur, à ne pas oublier la parabole des dix mille talents et des cent deniers. Je connais la noble confiance de notre père; il n'hésitera pas à puiser dans cette parabole des motifs de terreur, en disant au prince : Craignez d'entendre un jour ce terrible reproche : «Mauvais serviteur, je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié; vous deviez traiter de la même manière mes autres serviteurs.» (Mt 18,32) C'est vous beaucoup plus qu'eux qui profiterez de votre clémence; car en pardonnant ce seul péché, vous obtiendrez que tous vous soient pardonnés.» A cela il ajoutera cette prière que les pontifes sacrés, en l'initiant aux choses saintes, ont transmise à sa religion : «Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons nous-mêmes à nos débiteurs.»

Puis il lui représentera que le crime n'a pas été commis par la ville entière, mais bien par quelques étrangers, par des gens sans aveu, qui n'écoutaient plus la voix de la raison, entraînés par leur audace et leur scélératesse; qu'il n'est pas juste dès lors que l'aveugle

## TROISIÈME HOMÉLIE

témérité d'un petit nombre d'hommes soit punie par la destruction de la cité et la perte de ceux qui n'ont fait aucun mal. Et quand bien même tous auraient été coupables, ne seraient-ils pas assez châtiés déjà par la terreur dont ils ont été si longtemps consumés, attendant chaque jour leur dernière heure, dispersés, exilés, menant une vie plus misérable que celle des criminels, sentant leur sang toujours prêt à leur échapper, ne comptant jamais sur le lendemain. Que ce châtiment vous suffise; ne poussez pas plus loin votre colère : conciliez-vous la pitié du Juge suprême par votre pitié envers les malheureux. Considérez la grandeur de cette ville; songez qu'il s'agit du sort, non d'une âme, ou de deux, ou de dix, mais d'un nombre incalculable d'âmes, d'une des capitales de l'univers. C'est la ville où fut prononcé pour la première fois le nom de chrétien : rendez hommage au Christ, et respectez cette ville qui donna la première à ses disciples un nom si doux et si vénéré. Elle fut le tabernacle des apôtres, la demeure des justes. C'est aujourd'hui seulement qu'elle a été souillée d'un crime commis contre nos princes; mais tout le passé rend témoignage de ses mœurs. Si elle s'était montrée constamment séditeuse, il faudrait reconnaître et condamner sa perversité; mais du moment où cela n'est arrivé qu'une fois, dans le cours de plusieurs siècles, ce n'est pas à ses mœurs qu'on peut l'attribuer : c'est à la fureur des hommes impudents et téméraires qui ont fait irruption dans notre vieille cité.

2. Voilà ce que dira le pontife; il dira bien plus encore, avec une incomparable fermeté : voilà ce que l'empereur entendra. Celui-ci est humain; celui-là est fidèle; de part et d'autre donc, nous avons tout lieu de concevoir les meilleures espérances. Mais ni la fidélité du pontife, ni l'humanité de l'empereur ne nous inspirent autant de confiance que la miséricorde de Dieu; car il se placera lui-même entre le sacerdoce suppliant et la majesté suppliée : il touchera le cœur du prince, il déliera la langue du prêtre, il secondera la parole de celui-ci, il disposera l'âme de celui-là, pour qu'il prête une oreille favorable aux prières qui lui seront adressées. Notre ville n'est-elle pas celle de toutes qui est la plus chère au Christ, soit à cause de ses premiers enfants, soit à cause de votre propre vertu ? De même que parmi les apôtres, Pierre fut le premier qui prêcha le Sauveur; de même, entre toutes les villes, comme je l'ai dit, Antioche fut la première qui reçut l'admirable couronne du nom chrétien. Dieu promit de sauver tous les habitants d'une ville où se trouveraient dix justes; mais ici ce n'est pas dix, ni vingt, ni le double de ce nombre, qui servent le Seigneur avec un zèle qui ne s'est jamais démenti : comment ne pas espérer dès lors un heureux succès, comment ne pas compter sur notre salut ?

J'entendis redire autour de moi cette sentence : «Les menaces du roi ressemblent à la colère du lion.» (Pro 19,12) Et les esprits étaient abattus, et les voix étaient plaintives. Que répondrons-nous à cela ? Celui qui a dit : «Les loups et les agneaux paîtront ensemble, le léopard reposera à côté du chevreau, le lion mangera à la même crèche que le bœuf,» (Is 11,6-7) ne pourra-t-il pas faire de ce lion un agneau plein de douceur ? C'est à lui que nous devons adresser nos supplications, envoyer nos ambassadeurs; il enchaînera le courroux du prince, il nous délivrera de toutes les angoisses auxquelles nous succombons. Notre père accomplit au loin sa mission; et nous, sans quitter la ville, remplissons une ambassade auprès du Roi des cieux, aidons Flavien de nos prières. La communion de l'Eglise peut beaucoup, si nos prières partent d'une âme gémissante, d'un cœur brisé par la douleur. Il ne s'agit pas de traverser la mer, d'entreprendre un long voyage. Que chacun de nous sans exception, sans distinction de sexe, soit en nous réunissant dans nos saints temples, soit en demeurant dans nos maisons, invoque le Seigneur avec une ardente piété; et nul doute qu'il ne se rende à nos supplications.

D'où vient qu'il ne saurait en être autrement ? C'est qu'il désire avant tout que nous ayons recours à lui, que nous l'invoquions en toutes choses; il veut être le centre unique de toutes nos actions et de toutes nos paroles. Les hommes, il est vrai; quand nous prétendons les intéresser constamment à nos affaires, ne s'en occupent qu'avec dégoût et, cherchent tous les moyens de s'y soustraire, sont importunés et fatigués de nos demandes; mais la conduite du Seigneur est tout opposée : ce n'est pas quand nous recourons sans cesse à sa bonté, c'est quand nous cessons d'y recourir, qu'il s'irrite contre nous. Ecoutez le reproche qu'il fait aux Juifs : «Vous avez formé des desseins, mais non par mon inspiration; vous avez fait des pactes, mais non par mon esprit.» (Is 30,1) Telle est le propre de ceux qui aiment : ils veulent agir dans tout ce qui intéresse l'objet aimé, et n'entendent pas que celui-ci fasse ou dise rien sans eux. Aussi, dans un autre endroit, Dieu revient-il au même reproche : «Ils ont régné, mais non par moi; ils ont commandé, mais sans me soumettre leurs ordres.» (Os 8,4) Ne nous laissons donc pas de recourir à son amour, et nos plus graves difficultés ne pourront manquer de recevoir une solution favorable. Vous avez peur d'un homme ? Jetez-vous dans le

## TROISIÈME HOMÉLIE

sein de Celui qui règne dans les cieux, et vous n'aurez à souffrir aucun dommage. C'est ainsi que les anciens justes échappaient au malheur, et non seulement les hommes, mais encore les femmes. Parmi les Hébreux exilés était une femme nommée Esther; et voici comment cette Esther délivra tout son peuple de la mort à laquelle il était condamné : c'est par l'ordre du roi des Perses que les Juifs allaient être exterminés, et nul homme n'était capable de désarmer ce monarque irrité; cette femme alors se dépouilla de ses riches habits, se couvrit d'un sac, et, se prosternant dans la cendre, elle pria Dieu, cet ami véritable des hommes, de l'accompagner auprès du roi. «Imprégné mes paroles de votre grâce, Seigneur, disait-elle; mettez dans ma bouche un discours persuasif.» (Es 14,13)

Voilà ce que nous devons nous-mêmes demander pour notre évêque. Si la prière d'une femme put calmer la fureur d'un roi barbare, à plus forte raison notre docteur intercédant pour une si grande ville, de concert avec une Eglise si vénérable, fléchira-t-il un prince plein de clémence et de douceur. Il a reçu le pouvoir d'effacer les péchés commis envers Dieu; ne pourra-t-il pas obtenir le pardon et l'oubli de ceux qui ont été commis envers un homme ? Il est prince, lui aussi, et prince plus respectable encore, car la tête royale elle-même doit s'incliner sous les divines lois dont il est le ministre. De plus, quand il s'agit de faire descendre un bien du ciel, le roi vient au prêtre et non le prêtre au roi. Il a, lui aussi, la cuirasse de la justice, la ceinture de la vérité; et, chargé qu'il est de porter aux hommes l'Evangile de la paix, sa chaussure est plus noble que celle de l'empereur. Il a le glaive de l'esprit, au lieu d'avoir une lance d'acier; son front est également orné d'une couronne. Ses insignes sont plus beaux, ses armes plus précieuses; plus grand est son crédit, et sa force est plus grande. Ainsi donc, soit à cause de la supériorité de sa puissance, soit par l'effet de sa grandeur d'âme, et par-dessus tout, en vertu de sa confiance en Dieu, il parlera au souverain avec autant de fermeté que de prudence.

3. Ne désespérons donc pas de notre salut; mais adressons au Roi des cieux nos vœux et nos prières, nos supplications et nos larmes : telle est l'ambassade que nous avons à remplir; nous avons de plus le jeûne, qui sera notre auxiliaire et notre fidèle allié dans cette sublime ambassade. Lorsque l'hiver est passé et que le beau temps revient, le nautonnier lance à la mer son navire, le soldat fourbit ses armes et tient prêt son cheval de bataille, l'agriculteur aiguisé sa faux, le voyageur se met en route avec courage, sans regarder à la longueur du chemin, l'athlète quitte ses habits pour descendre dans l'arène et combattre avec plus de liberté. Agissons de même : le jeûne est pour nous le retour de la belle saison, c'est notre été spirituel; fourbissons nos armes comme les soldats; aiguisons notre faux comme les laboureurs; comme les nautonniers, préparons-nous à braver les flots des passions et rendons nos pensées invincibles aux assauts de la concupiscence; disposons-nous à marcher vers le ciel comme des voyageurs intrépides; comme de vaillants athlètes, préluons au combat par un généreux dépouillement. Nous pouvons sans crainte prendre pour modèles, et le laboureur, et le pilote, et le soldat, et le voyageur, et l'athlète. C'est là ce qui faisait dire à Paul : «Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang; mais bien contre les principautés et les puissances: revêtons-nous donc de l'armure de Dieu.» (Ep 6,12)

Avez-vous vu l'athlète ? avez-vous vu le soldat ? Comme le premier, descendez nu dans l'arène; comme le second, combattez avec toutes vos armes. Mais comment ces deux choses peuvent-elles exister ensemble ? Un homme peut-il être à la fois vêtu et dépouillé ? Comment ? Je vais vous le dire. Rejetez loin de vous les affaires inutiles de la vie, et vous êtes un athlète; couvrez-vous des armes spirituelles, et vous êtes un soldat. Débarrassez-vous des vaines sollicitudes du siècle, car voici le moment du combat. Soyez armé de toutes pièces, car nous avons une rude guerre à soutenir contre les démons. Il faut être nu, pour ne donner aucune prise à l'ennemi qui lutte contre nous; il faut être entièrement couvert d'une armure impénétrable, pour ne recevoir des blessures dangereuses d'aucun côté. Cultivez votre âme avec soin, arrachez-en les épines, semez-y la parole de Dieu; que les principes de la vraie philosophie, semblables à de riches plantes, germent et se développent dans votre cœur; ne cessez de travailler ce champ qui vous est confié, et vous êtes un agriculteur véritable; c'est de vous que Paul dira : «L'agriculteur laborieux doit le premier recueillir les fruits.» (II Tim 2,6) Il aimait à parler de cet art, puisqu'il écrivait aux Corinthiens : «C'est moi qui ai planté; Apollo est ensuite venu pour arroser; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement.» (I Cor 2,6) Aiguiser votre faux, qui s'est émoussée dans les grossiers plaisirs des sens; aiguisez-la par le jeûne. Entrez dans la voie qui conduit au ciel; efforcez-vous d'atteindre à cette voie si difficile et d'y marcher. Or, comment pourrez-vous entrer dans ce chemin et le suivre ? En châtiant votre corps, en le réduisant en servitude. Quand la porte est étroite, c'est un grave empêchement qu'un embonpoint excessif provenant de la bonne chère. Réprimez les flots

## TROISIÈME HOMÉLIE

mutinés des passions, commandez aux tempêtes des mauvaises pensées, mettez votre navire à l'abri du danger, déployez une grande vigilance, et vous êtes un sage pilote.

Or c'est dans le jeûne que nous trouvons tout cela; nous en serons instruits à cette école. Mais je ne parle pas du jeûne matériel; je parle de celui qui est selon l'esprit, et qui consiste à s'abstenir du péché plus encore que de la nourriture; car ce n'est pas le jeûne lui-même qui peut nous sauver, c'est l'union du jeûne avec la loi. L'athlète «n'est couronné, dit l'Apôtre, qu'autant qu'il aura légitimement combattu.» (II Tim 2,5) De peur donc qu'en subissant la peine du jeûne nous n'en perdions la couronne, apprenons comment nous devons le pratiquer. Le pharisien dont il est parlé dans l'Evangile jeûnait; et cependant il sortit du temple les mains vides; il avait perdu le fruit de ses privations. Le publicain ne jeûnait pas; et cependant il fut préféré, lui qui n'observait pas cette pratique, à celui qui l'observait avec tant de régularité. Vous comprendrez par là que le jeûne est stérile sans l'accomplissement de tous les autres devoirs. Les Ninivites jeûnèrent, et Dieu leur fit miséricorde : les Juifs aussi jeûnèrent, et, loin d'en tirer aucun profit, ils n'en furent que plus coupables. Puis donc que le jeûne est un si grand danger pour ceux qui ne savent pas avec quelles dispositions il faut l'observer, instruisons-nous de ces dispositions, afin de ne pas courir sans but, de ne pas frapper dans le vide, de ne pas nous épuiser à lutter contre des fantômes.

Le jeûne est un remède; mais un remède, bien que souvent avantageux, est parfois inutile par la faute de celui qui l'emploie. Il importe, en effet, de savoir en quel temps, en quelle quantité, dans quelle circonstance il doit être administré; le tempérament du malade, les aliments qui lui conviennent, la saison de l'année, beaucoup d'autres choses enfin doivent également entrer en ligne de compte. Qu'un seul de ces points soit omis, alors même qu'on observerait tous les autres, et le remède nuit, au lieu de guérir. Si, lorsqu'il s'agit des maladies du corps, il faut procéder avec tant d'attention et de sagesse, combien plus, quand nous entreprenons la cure de notre âme, le redressement et la guérison de nos pensées, ne devons-nous pas tout considérer et scruter avec une diligence extrême !

4. Voyons de plus près comment les Ninivites jeûnèrent, et furent par suite délivrés de la colère du ciel. «Que les hommes, les chevaux, les brebis, les bœufs se privent de nourriture,» leur dit le Prophète. (Jon 3,7) Que dites-vous ? quoi ! les animaux sans raison auront-ils à jeûner ? Faudra-t-il que les bêtes de somme, les chevaux, les mulets, se couvrent du sac de la pénitence ? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? De même que, à la mort d'un riche du monde, non seulement les serviteurs et les servantes revêtent des habits de deuil, mais les chevaux eux-mêmes sont couverts de lugubres draperies et conduits aux funérailles de leur maître, pour mieux faire éclater et sentir la grandeur de cette perte; de même, quand cette ville était menacée d'une complète destruction, le sac de la pénitence s'étendit et la loi du jeûne pesa sur les brutes elles-mêmes. Incapables qu'elles sont de parler, elles ne sauraient apprendre par la parole les vengeances du Seigneur; qu'elles les apprennent par la faim. Car enfin, si la ville était renversée, pourrait ajouter le Prophète, elle ensevelirait à la fois les hommes et les bêtes. Puisqu'elles sont destinées à participer au châtiment, n'est-il pas raisonnable qu'elles participent au jeûne ?

Il se passa là quelque chose comme ce que font les prophètes. Quand un fléau va tomber du ciel sur la terre, à la vue des malheureux dénués de tout espoir et courbés sous le poids de la confusion, indignes de pardon et d'excuse, les prophètes, ne sachant plus à quel moyen recourir, comment protéger et défendre les condamnés, en appellent au sang des animaux. Touchés de compassion pour la mort des uns, ils supplient avec la mort des autres, ils préviennent le coup fatal en le faisant impitoyablement tomber sur une autre tête. Dans un temps où la famine désolait les Juifs, où la sécheresse ravageait leur contrée, ne leur laissant plus aucune ressource, l'un des prophètes disait : «Les génisses sont mortes devant leur crèche, les troupeaux de bœufs ont pleuré, parce qu'il n'y avait plus de pâturage. Toutes les bêtes de la terre se sont tournées vers vous, parce que les sources des eaux étaient taries.» (Joel 1,17) Un autre, déplorant les maux causés par la sécheresse, s'exprimait à peu près ainsi : «Les biches ont mis bas au milieu des champs et ont abandonné leurs petits, faute d'herbe pour les nourrir. Les onagres se sont arrêtés dans les forêts, aspirant l'air à la manière des dragons; leurs yeux se sont éteints, parce qu'ils n'ont plus trouvé d'herbe.» (Jer 14,5)

C'est pour cela que vous avez entendu Joël s'écrier : «Que l'époux sorte de sa chambre, que l'épouse quitte son lit, ainsi que les enfants qui sont encore à la mamelle. (Joel 2,16) Pour quelle raison, dites-moi, appelle-t-il à la prière un âge aussi tendre ? Nul doute que ce ne soit pour la même raison. Tous ceux qui sont arrivés à l'âge d'homme ont irrité le Seigneur et provoqué sa colère; un âge exempt de péché l'apaisera. Voyons toutefois, comme je le disais tout à l'heure, ce qui dissipe le courroux du ciel : est-ce le jeûne seul ? est-ce le sac de la

## TROISIÈME HOMÉLIE

pénitence ? Nullement; c'est le changement de la vie entière. D'où le concluons-nous ? Des paroles mêmes des prophètes. Après avoir parlé de la colère de Dieu et du jeûne des hommes, le même Joël, parlant de leur réconciliation et des causes qui l'ont amenée, dit ceci : «Dieu a vu leurs œuvres.» (Joel 3,10) Quelles œuvres ? Le jeûne ou le sac ? Rien de tout cela; il les passe sous silence, et voici ce qu'il ajoute : «C'est que chacun s'est détourné de ses voies perverses, et Dieu, de son côté, s'est repenti du mal qu'il avait déclaré devoir leur faire.» Vous le voyez, ce n'est pas le jeûne qui les a soustraits au danger; c'est le changement de vie de ces infidèles qui leur a rendu Dieu bienveillant et favorable. Je dis cela, non pour que nous méprisions le jeûne, mais pour que nous l'honorions; et l'honneur du jeûne ne consiste pas à s'abstenir des aliments, il consiste à s'abstenir des péchés : celui-là surtout le déshonore, qui le voit uniquement dans la première de ces choses.

Vous jeûnez ? montrez-le moi par vos œuvres. Par quelles œuvres ? me demanderez-vous. Si vous voyez un pauvre, ayez-en pitié; si vous avez un ennemi, réconciliez-vous avec lui; si vous voyez votre ami mériter des louanges, ne lui portez pas envie; si vous rencontrez une femme remarquable par sa beauté, passez outre. Ce n'est pas la bouche seule qui doit jeûner; il est un jeûne aussi pour les yeux, les oreilles, les pieds et les mains, en un mot, pour tous les membres. Que les mains jeûnent, en s'abstenant de toute rapine et de tout soin d'accumuler; que les pieds jeûnent, en fuyant tous les spectacles défendus; que les yeux jeûnent, en apprenant à ne pas céder aux attraits dangereux, en se détournant de toutes les beautés étrangères. L'aliment des yeux, c'est la vue : si cette vue est illégitime et mauvaise, elle détruit le bon effet du jeûne et ruine le salut de notre âme; mais si cette vue est légitime et pure, elle embellit le jeûne et l'ennoblit. Ce serait une honteuse contradiction, de se priver en jeûnant d'une nourriture permise, tandis que du regard vous en prendriez une défendue. Vous ne portez pas de viande à votre bouche; n'aspirez pas la volupté par vos yeux. Le jeûne des oreilles consiste à n'écouter ni le dénigrement ni la calomnie, selon cette parole de l'Écriture : «Ne prêtez pas l'oreille à de vains discours.» (Ex 23,1)

5. Que votre bouche jeûne aussi de tout propos contre la pudeur et la charité. A quoi nous servirait de ne pas manger des oiseaux ou des poissons, si nous nous dévorons entre frères ? Le détracteur déchire à belles dents les chairs de son frère, met en lambeaux le corps de son prochain. C'est ce dont l'Apôtre veut nous détourner par le sentiment de la peur, quand il dit : «Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde de finir par vous détruire.» (Gal 5,15) Vous n'avez pas sans doute enfoncé vos dents dans la chair, mais bien le dard de la calomnie dans l'âme; vos soupçons injurieux ont fait des blessures profondes; vos coups portent à la fois sur vous-même, sur le prochain calomnié et sur beaucoup d'autres. Celui qui vous entend est lui-même votre victime : s'il est pécheur, il en devient plus lâche; s'il est juste, il est tenté d'orgueil, et le péché d'autrui le porte à concevoir une haute estime de lui-même. Bien plus, c'est l'Église entière que vous blessez dans son honneur; car tous ceux qui vous auront entendu n'accuseront pas le seul coupable, l'opprobre retombera sur toute la famille chrétienne. Écoutez les infidèles : ils ne disent pas que tel homme est impudique et désordonné; mais, pour un chrétien qui aura failli, ils condamnent tous les chrétiens ensemble.

Ajoutez à cela que vous infligez, autant qu'il est en vous, une souillure à la gloire divine : comme la pureté de notre vie fait glorifier le nom de Dieu, nos désordres le font blasphémer; il est outragé par notre faute. En quatrième lieu, celui qui vous écoute avec de mauvaises dispositions rougit d'abord; mais vous l'amenez à perdre sa pudeur, vous en faites un ennemi déclaré. En cinquième lieu, vous encourez le châtement et la vengeance par votre immixtion dans des affaires qui ne vous regardent pas. Que personne, en effet, ne me dise : Je ne serais un détracteur que dans le cas où je mentirais; mais si c'est la vérité que j'avance, je ne le suis nullement. Dire du mal des autres, alors même que ce mal serait vrai, c'est toujours un crime. Quand le pharisien accusait le publicain dans le temple, il disait vrai; et cela cependant ne lui fut pas une excuse. Le publicain, vous ne soutiendrez pas le contraire, était bien réellement publicain et pécheur; mais parce qu'il fut méprisé par le pharisien, il se retira purifié de toutes ses souillures. Voulez-vous corriger votre frère ? pleurez, priez, prenez cet homme en particulier, avertissez-le, donnez-lui des conseils, adressez-lui de vives exhortations. C'est ainsi que Paul agissait, «de peur qu'en revenant auprès de vous, disait-il aux fidèles, vous ne me soyez un sujet d'humiliation devant Dieu, et que je n'aie des larmes à verser sur beaucoup de ceux qui, s'étant rendus coupables, n'ont pas fait pénitence des impuretés et des fornications qu'ils ont commises.» (II Cor 12,21)

Rendez votre charité manifeste envers le pécheur : persuadez-lui que, si vous l'avertissez de ses péchés, c'est pour son bien, pour le ramener à la sagesse, et non pour l'humilier et le perdre; embrassez ses genoux, baissez ses pieds, ne rougissez pas d'avoir

### TROISIÈME HOMÉLIE

recours à ces moyens, si toutefois vous désirez sincèrement sa guérison. Telle est la conduite des médecins, lorsqu'ils ont affaire à des malades difficiles : ils leur prodiguent toute sorte de caresses pour les déterminer à prendre un remède salutaire. Imités, vous aussi, cet exemple : découvrez la blessure au prêtre. C'est là du discernement et de la prévoyance.

Je ne dois pas me borner à parler aux détracteurs; je conjure ceux qui les entendent de se boucher les oreilles et de marcher sur les traces du saint roi qui disait : «Je me suis élevé contre celui qui dans le secret parlait mal de son prochain.» (Ps 6,5) Dites à l'homme qui vient vous entretenir des autres : Avez-vous à me faire l'éloge de quelqu'un, à me le faire estimer, volontiers j'ouvre mes oreilles pour ne rien perdre de ce suave entretien; mais si votre intention est de mal parler, je vous arrête là, je ne saurais supporter l'ordure et l'infection. Que gagnerai-je à savoir que tel homme est un méchant ? Que n'y perdrai-je pas au contraire ? Adressez-vous à lui-même. Occupons-nous de ce qui nous regarde, voyons comment nous rendrons compte des péchés que nous avons commis; reportons sur notre propre vie cette laborieuse recherche et cette ardente curiosité. Quelle excuse pourrons-nous invoquer, de quelle indulgence serons-nous dignes si, ne pensant jamais à nous-mêmes, nous sommes toujours affairés pour ce qui concerne les autres ? Examiner et fouiller d'un regard indiscret la maison de son voisin est une chose honteuse et flétrie comme une lâcheté; scruter sa vie, c'est une chose odieuse et tyrannique. Le ridicule s'ajoute même à l'odieux; car les hommes enclins à ce vice et qui se négligent eux-mêmes, n'ont pas plus tôt dévoilé le mal caché de leur frère, qu'ils prient et conjurent celui qui vient de recevoir leur confiance, de n'en rien dire au moins à personne. N'est-ce pas avouer qu'ils ont eux-mêmes commis une action blâmable ? Si vous ne vouliez pas que la chose fût répétée, à plus forte raison ne deviez-vous pas la dire. Il était plus simple et plus sûr de ne pas parler. Quand vous avez perdu cet homme, c'est alors que vous avez à cœur de le sauver. Encore une fois, si vous ne voulez pas qu'un autre parle, ne parlez pas vous-même. Après que vous l'avez rendu dépositaire de votre secret, vos recommandations et vos prières pour qu'il le garde fidèlement sont vaines et superflues.

Mais il est si doux de médire ! N'est-il donc pas encore plus doux de s'en abstenir ? Celui qui médit se crée de mortelles inquiétudes : il est constamment assiégé de soupçons et de craintes; il se repent, mais trop tard; il se mord la langue, mais en vain; il tremble que ses paroles, en se répandant, ne lui suscitent de graves dangers, et n'exposent ceux qui les auront redites à des inimitiés dont on pouvait si facilement supprimer la cause. Il n'en est pas ainsi de celui qui sait garder le silence; rien n'ébranle sa sécurité ni ne trouble sa joie. «Avez-vous entendu une parole contre votre prochain, est-il écrit, qu'elle meure en vous-même; assurez-vous ainsi qu'elle ne vous déchirera pas.» (Ec 19,10) Que signifie cette expression : «Qu'elle meure en vous-même ?» Etouffez-la, ensevelissez-la dans votre cœur; ne lui donnez pas issue, ne lui permettez même aucun mouvement. Faites mieux, ne souffrez pas que devant vous on parle mal des autres. Si vous avez entendu la médisance, tenez-la soigneusement cachée; donnez-lui la mort et tâchez de l'oublier, afin de ressembler à ceux qui ne l'ont pas entendue, et de continuer à vivre dans le calme et la tranquillité. Si les détracteurs parviennent à savoir que nous avons plus d'aversion pour eux que pour ceux dont ils parlent, eux-mêmes se corrigeront enfin de cette mauvaise habitude; ils renonceront à ce péché, nous loueront même de notre conduite, nous proclameront leurs bienfaiteurs et leurs sauveurs.

Le bien qu'on dit de quelqu'un et les éloges qu'on lui donne engendrent l'amitié; par contre, les médisances et les calomnies engendrent la haine : de là naissent aussi, comme d'une source intarissable, les injures et les discussions. De même, si nous négligeons nos propres intérêts, c'est que nous nous épuisons en vaines recherches sur le compte d'autrui. L'homme qui passe son temps à médire, à discuter les mœurs de son prochain, n'en a jamais assez pour examiner et régler sa propre vie; toutes ses forces s'épuisent à des choses étrangères; est-il étonnant que tout en lui soit dans le désordre et l'abandon ? C'est beaucoup si nous faisons quelques progrès dans le bien quand tous nos loisirs sont consacrés à l'examen de nos fautes, à l'amélioration de notre vie; mais si vous êtes absorbé par les péchés des autres, comment pourrez-vous songer à ceux que vous commettez ?

6. Fuyons donc, mes bien-aimés, fuyons les détractations, sachant bien que c'est là le gouffre où le diable nous entraîne et nous enveloppe de ses rets. Oui, c'est pour nous plonger dans l'oubli de nous-mêmes et nous charger d'une plus lourde responsabilité, que le diable nous porte à ce vice. En effet, le seul mal qui en résulte n'est pas que nous ayons à rendre compte de nos paroles, mais bien que nos péchés deviennent par là plus graves et moins excusables; celui qui s'est montré sans pitié pour le prochain, ne saurait espérer de pardon pour lui-même. Ce n'est pas seulement sur la nature de nos fautes, c'est aussi sur la manière dont nous aurons jugé nos frères, que portera la sentence de Dieu. Voilà pourquoi le Sauveur a

## TROISIÈME HOMÉLIE

dit : «Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés.» (Mt 7,1) Le péché ne paraîtra donc pas toujours au tribunal du souverain Juge, tel qu'il fut ici-bas : nos propres jugements à l'égard des autres ajouteront inévitablement à sa gravité. L'homme doux, compatissant, charitable, allégera le poids de ses iniquités; l'homme acerbe, cruel, implacable, l'aggravera. Eloignons donc de nos lèvres toute parole de détraction; car, alors même que nous pousserions l'austérité jusqu'à manger de la cendre, cela ne nous serait d'aucune utilité si nous parlons mal de nos frères. Ce qui souille l'homme, a dit plus d'une fois le Seigneur, ce n'est pas ce qui entre dans sa bouche, c'est ce qui en sort. N'adresseriez-vous pas les plus sévères reproches à celui qui remuerait une boue fétide quand vous passez ? faites de même à l'égard du détracteur. L'odeur qui s'exhale d'un borbier qu'on remue, n'affecte pas aussi péniblement vos organes corporels, que les turpitudes morales dont on réveille le souvenir et dont on découvre la laideur, affecte et flétrit votre âme.

Donc, tenons-nous constamment en garde contre les médisances, les paroles honteuses et les blasphèmes; ne disons de mal ni contre le prochain ni contre Dieu. Beaucoup de médisants en viennent à ce degré de démence qu'après s'être exercés contre les hommes, leur langue s'attaque à Dieu lui-même. Voulez-vous mesurer l'étendue de ce mal, voyez les circonstances où nous sommes placés : Un homme est outragé; et nous voilà tous dans le tremblement et l'épouvante, non seulement ceux qui se sont rendus coupables de cet outrage, mais encore ceux qui n'ont rien à se reprocher. Chaque jour de nouvelles injures sont faites à Dieu. Que dis-je, chaque jour ? à chaque heure, les riches et les pauvres, ceux qui sont dans la joie et ceux qui sont dans l'affliction, les calomniateurs et les calomniés l'outragent; et nul n'y fait attention. S'il a permis que l'un de ses serviteurs soit maintenant offensé, c'est pour que le danger provenant de l'offense vous apprenne quelle est la bonté de notre commun Seigneur.

Ce n'est là qu'un fait isolé et qui se produit pour la première fois; nous ne pensons pas néanmoins qu'il y ait pour nous de pardon ou de justification possible. Voilà que nous offensois Dieu tous les jours, sans jamais revenir à lui; et son infatigable longanimité nous supporte encore. Voyez-vous à quel point la clémence du Seigneur est admirable ? Ceux qui ont pris part à la sédition ont été saisis, jetés dans les cachots, envoyés au supplice; et nous sommes toujours dans la frayeur, et le prince offensé n'a pas encore connu les faits, ni porté la sentence. Nous ne cessons d'outrager Dieu, et personne ne se laisse toucher par sa douceur et sa miséricorde. Il suffit cependant d'avouer le crime en sa présence, et le crime est remis. Le contraire a lieu par rapport aux hommes : ceux qui avouent sont plus sûrement punis.

C'est ce que nous voyons dans les circonstances présentes : les uns ont péri par le fer, les autres par le feu, d'autres encore par la dent des bêtes; et l'on ne s'est pas contenté de sévir contre les hommes, on n'a pas même épargné les enfants. Ni la faiblesse de l'âge, ni l'exaltation du moment, ni les suggestions du diable auxquelles plusieurs avaient cédé, ni le poids accablant des impôts, ni l'indigence, ni la promesse qu'ils faisaient de ne plus commettre de tels attentats, rien n'a pu les arracher au supplice. On les entraînait sans pitié vers le gouffre, entre deux rangées de soldats qui les poussaient et les gardaient de près, pour que personne n'essayât de les ravir aux mains de la justice. Et leurs mères les suivaient de loin, se voyant enlever l'objet de leur tendresse, sans oser déplorer hautement leur malheur, car l'amour était vaincu par la crainte, et la voix de la peur étouffait le cri de la nature. Semblables à ceux qui, du rivage, voient avec douleur de malheureux naufragés, sans pouvoir approcher d'eux, ni leur tendre une main secourable, ces mères infortunées, éloignées de leurs enfants par la terreur des armes comme par des flots irrités, n'osaient rien faire pour les disputer à la mort et cachaient même leurs larmes.

Est-ce que ce tableau ne vous dit pas quelle est la bonté de Dieu, combien elle est ineffable, infinie, à quel point elle dépasse toute parole humaine ? Ici, je ne saurais assez vous le dire, l'offensé n'est pas d'une autre nature que nous, et l'offense était sans antécédent et sans exemple; de plus, il n'était pas là, il n'a rien vu, rien entendu : et cependant aucun des accusés n'a trouvé grâce. A l'égard de Dieu, rien de tout cela ne peut se dire. Il existe entre l'homme et son créateur une telle distance qu'aucune expression ne saurait l'égaliser; il est sans cesse en butte à nos outrages, il les voit et les entend : il n'a pas néanmoins lancé sa foudre; il n'a pas commandé à la mer d'inonder la terre et de nous engloutir, ni à la terre d'ouvrir ses abîmes et d'absorber les pécheurs; il les supporte, il les traite avec longanimité, il s'engage même à pardonner leurs prévarications, s'ils veulent seulement faire pénitence et promettre de ne plus l'offenser à l'avenir.

En vérité, voici le moment de nous écrier : «Qui racontera les puissances du Seigneur ? Qui fera jamais entendre toutes ses louanges ?» (Ps 105,2) Combien qui non seulement ont renversé les images de Dieu, mais les ont même foulées aux pieds ? Toutes les fois que vous

## TROISIÈME HOMÉLIE

êtes impitoyable envers un homme placé sous votre dépendance, que vous le spoliez, que vous l'accablez et l'écrasez, vous marchez sur l'image de Dieu. Entendez Paul vous dire que l'homme ne doit pas couvrir sa tête, parce qu'il est l'image de Dieu, le reflet de sa gloire. Et Dieu lui-même n'a-t-il pas dit : «Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ?» (Gen 1,26) Si vous m'objectez que l'homme et Dieu ne sont pas de la même substance, que signifie cela ? Une statue d'airain n'est pas assurément de la même substance que l'empereur; ce qui n'a pas soustrait au supplice ceux dont l'audace avait outragé des statues. Il en est de même des hommes : bien qu'il ne faille pas voir en eux la substance divine et qu'elle n'y soit pas en effet, Dieu les a déclarés son image; vous deviez, à ce titre, les entourer de respect et d'honneur. Eh bien, voilà que, pour un peu d'or, vous les abreuvez de chagrins, vous les maltraitez en toute manière; et vous n'avez pas encore reçu le châtement de votre conduite.

7. Puisse aujourd'hui s'opérer en vous un changement heureux et salutaire ! Car, je vous le prédic et je vous l'atteste, si, malgré cet orage qui a fondu sur nous, nous demeurons plongés dans la même indifférence, plus tard nous aurons à souffrir des maux encore plus terribles que ceux dont nous sommes actuellement menacés. Et maintenant même, je crains moins la colère du prince que votre propre torpeur. Avoir prié pendant deux ou trois jours ne suffit nullement pour notre défense; il faut un changement complet de vie, il faut que, renonçant à nos désordres, nous entrons dans le chemin de la vertu pour ne plus le quitter. De même que les malades, s'ils n'embrassent un genre de vie sagement réglé, ne tirent aucun profit d'un régime observé pendant quelques jours; de même, un amendement de peu de durée ne saurait être d'aucune utilité pour les pécheurs, s'ils ne se soumettent pas pour toujours aux lois de la sagesse. Celui-là ne gagne rien à se laver de ses souillures, est-il dit, qui revient aussitôt se vautrer dans la boue : celui-là ne gagne pas davantage, qui fait pénitence durant quelques jours et retourne à ses premières habitudes.

Ah ! ce que nous avons constamment fait, ne le faisons pas à l'heure présente. Avertis plus d'une fois par des tremblements de terre, par la famine et la sécheresse, on nous a vus trois ou quatre jours plus sages et moins emportés; puis nous sommes redevenus les mêmes : voilà pourquoi ces nouvelles calamités. Si nous n'avons pas su jusqu'à ce moment prendre une résolution décisive, prenons-la du moins aujourd'hui : persévérons dans nos sentiments de piété, gardons la même mansuétude, afin de ne pas rendre nécessaire un autre fléau. Dieu ne pouvait-il pas écarter nos malheurs actuels ? Mais il les a permis pour que la crainte d'un autre homme ramenât à la sagesse ceux qui s'élèvent contre la suprême majesté.

Ne me dites pas que beaucoup de coupables se sont dérobes au châtement, tandis que beaucoup d'innocents l'ont subi. C'est ce que j'ai souvent entendu dire, non seulement à propos de cette sédition, mais dans toutes les circonstances semblables. Que répondre à cette difficulté ? C'est que s'il en est qu'on ait jetés dans les fers sans qu'ils eussent pris part à cette sédition, peut-être avaient-ils commis des fautes plus graves, dont ils ne s'étaient pas repentis; et c'est pour cela qu'ils sont frappés. Tel est l'ordre accoutumé de la divine Providence : quand nous avons péché, Dieu n'exerce pas aussitôt sa vengeance; il nous donne le temps de nous repentir et de changer de vie. Si, parce que nous n'aurons pas été châtiés sur l'heure, nous présumons que nos péchés sont oubliés et méprisons sa bonté, c'est quand nous n'y pensons pas que nous sommes enveloppés dans les arrêts de sa justice. Il faut conclure de là que, lorsque nous ne sommes pas immédiatement punis de nos désordres, nous ne devons pas nous livrer à la confiance, dans le cas où nous n'avons pas changé, puisque le châtement peut tomber sur nous à l'improviste.

Ainsi donc, que vos péchés passés et qui n'ont pas été punis, ne vous laissent pas sans sollicitude, mes bien-aimés; craignez plutôt à cause de cela même, sachant combien il est facile à Dieu de vous punir quand il le voudra. C'est encore une fois, pour vous donner le temps de faire pénitence qu'il vous a d'abord épargnés. Ne disons donc plus : Cet homme a été frappé malgré son innocence; cet autre a fui le châtement bien qu'il fût coupable du crime. L'innocent puni, je l'ai dit, expie d'autres péchés; et le coupable non puni, s'il ne se convertit pas, sera pris dans un autre piège. Si telle est notre persuasion, nous ne perdrons jamais de vue les fautes que nous avons commises; nous serons toujours dans la crainte et le tremblement, en prévision de la peine méritée, au souvenir incessant de ces mêmes fautes. En effet, rien ne remet les péchés dans notre mémoire comme la peine et le châtement. L'histoire des frères de Joseph nous en fournit une preuve éclatante. Treize ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient vendu leur frère; mais, craignant d'être punis, tremblant pour leur vie même, ils se souvinrent de leur péché et se disaient les uns aux autres : «Oui, nous sommes dans le péché à cause de notre frère Joseph.» (Gen 42,21) Voyez-vous comme une semblable crainte

### TROISIÈME HOMÉLIE

les ramène à la pensée de leur mauvaise action ? Ils ne le sentaient pas au moment du péché; mais ils y songent à la vue du châtement. Instruits de toutes ces choses, prenons la résolution de nous corriger et de changer de vie; n'attendons pas la fin de nos épreuves pour revenir à la religion et pratiquer la vertu.

Il est trois commandements que je veux aujourd'hui vous rappeler; puissé-je les voir en honneur parmi vous durant ces jours de jeûne ! Ne parlez mal de personne, n'ayez aucune inimitié, éloignez de votre bouche la funeste habitude des jurements. Et de même que, lorsqu'il s'agit d'un nouvel impôt, chacun de vous rentrant dans sa maison et convoquant sa femme, ses enfants et ses serviteurs, se concertent avec eux pour aviser aux moyens de s'acquitter envers l'Etat; de même, à l'occasion de ces préceptes spirituels, une fois rentrés dans votre famille, appelez à vous tous ceux qui la composent, et dites-leur : Un tribut spirituel vient de nous être imposé, un tribut qui doit nous affranchir et nous sauver des calamités présentes, un tribut dont l'effet est d'enrichir ceux qui le paient, au lieu de les appauvrir : il consiste à supprimer entièrement les inimitiés, les médisances et les jurements. Mettons toute notre attention et nos soins, consacrons tous nos efforts à bien remplir ces préceptes; avertissons-nous réciproquement, corrigeons-nous les uns les autres, afin qu'en partant d'ici nous ne demeurions pas débiteurs de la justice divine, obligés de recourir à des emprunts, exposés par là même au sort des vierges folles, à la perte de notre salut éternel.

Si nous réglons ainsi notre conduite, j'ose dès ce moment vous promettre et vous garantir que nos épreuves auront une heureuse issue, que nous en serons bientôt délivrés, et, ce qui l'emporte infiniment sur tout le reste, que nous obtiendrons les biens à venir. Il fallait sans doute vous proposer d'abord la vertu dans son ensemble; mais le meilleur moyen, dans ma pensée, de nous réformer nous-mêmes, c'est de considérer les diverses parties de la loi qui nous est offerte et d'aller progressivement de l'une à l'autre. Comme le laboureur ayant un champ devant lui, poursuit sa tâche par degrés, et parvient de la sorte à la terminer, ainsi devons-nous, pendant cette sainte quarantaine, nous imposer l'obligation d'observer avec zèle ces trois commandements; et nul doute que, si nous en contractons l'habitude avec intelligence et fermeté, nous n'arrivions aisément à l'observation des autres, et que nous ne parvenions même à la cime la plus élevée de la philosophie chrétienne. Nous recueillerons ainsi par l'espérance tous les biens de cette vie, nous paraîtrons ensuite devant le Christ avec une assurance inébranlable pour posséder à jamais les trésors cachés de la patrie céleste. Pussions-nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, par qui gloire soit au Père, ainsi qu'au saint Esprit, dans les siècles des siècles ! Amen.